

P
7

Jeanne Dortzal

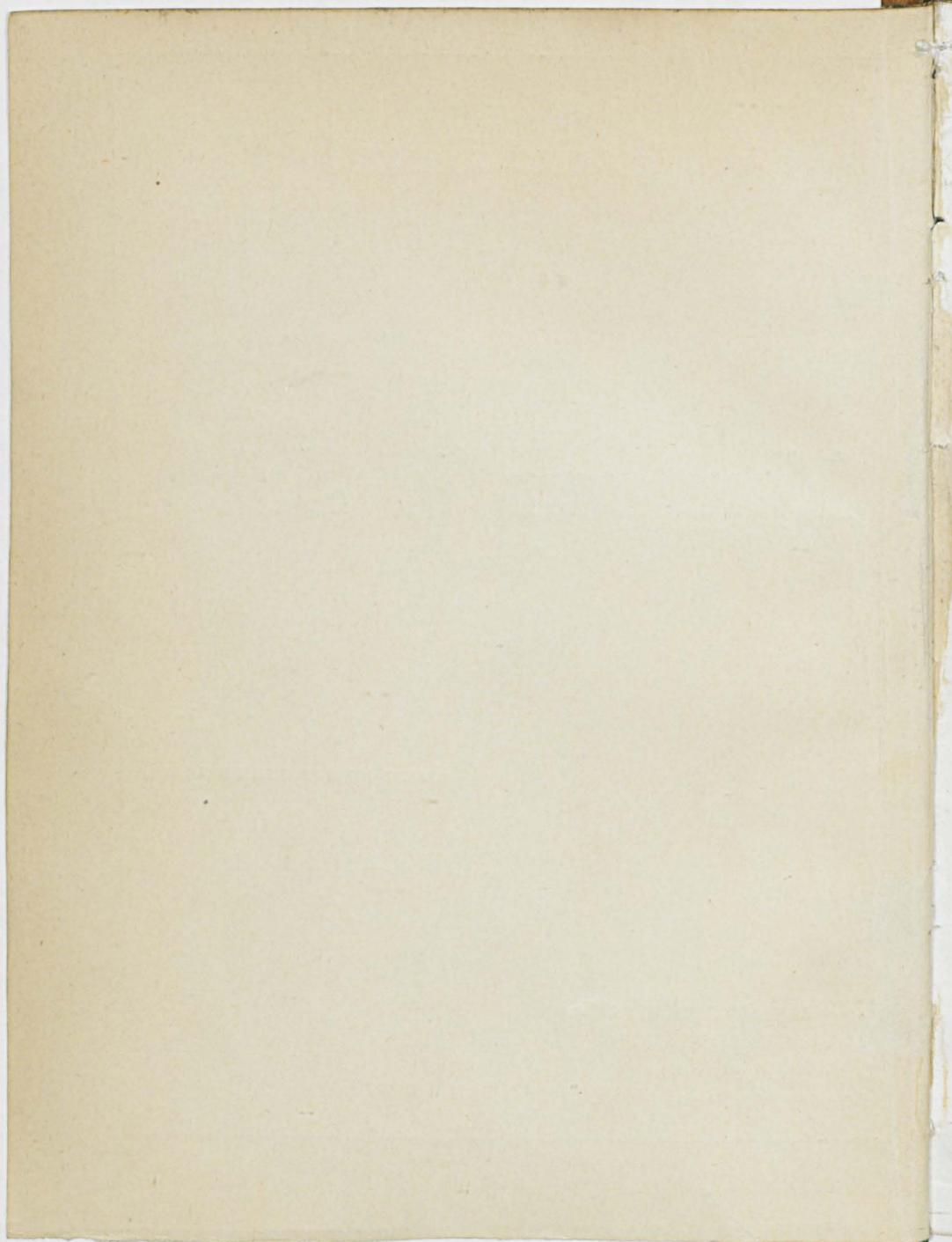


Vers sur le Sable



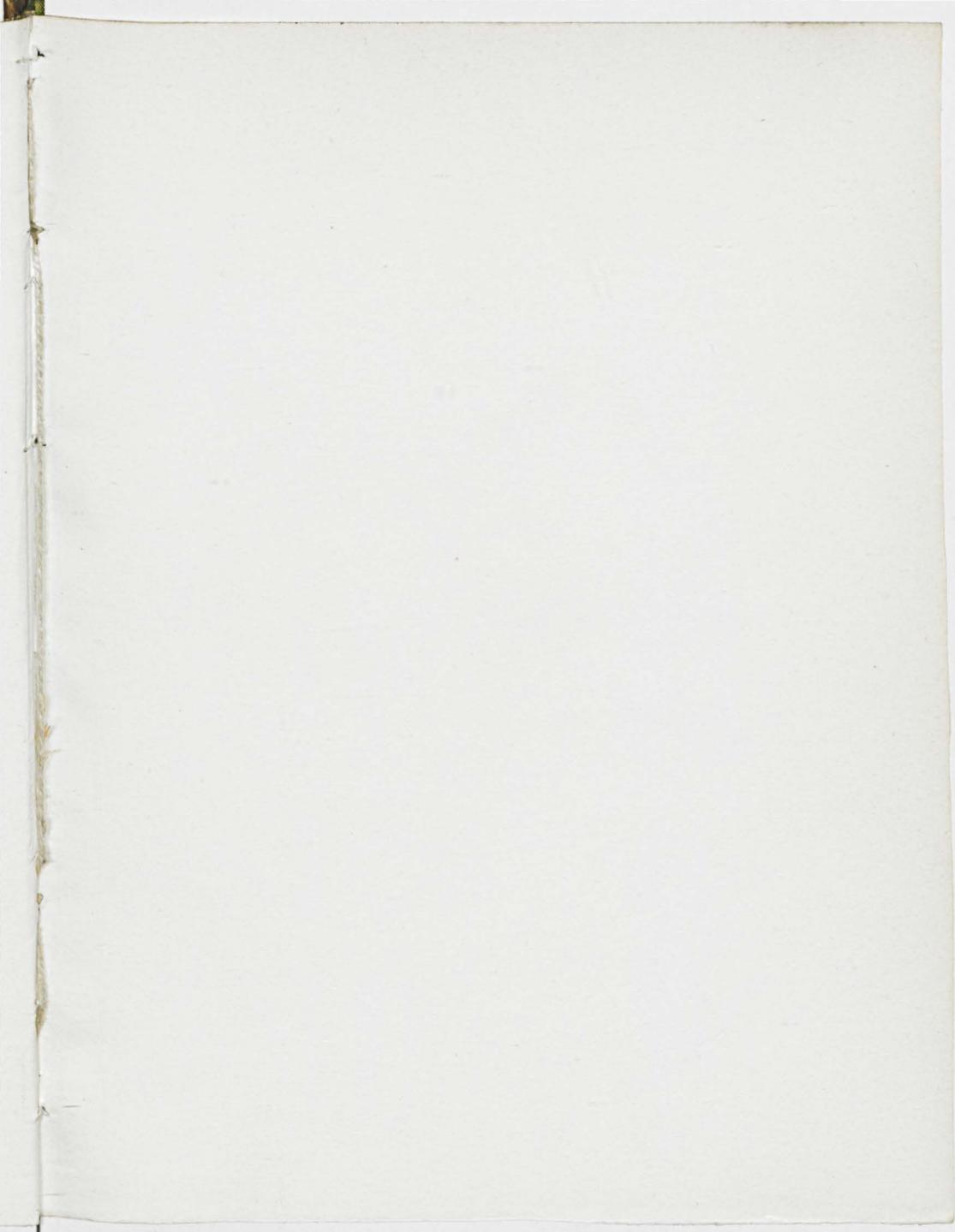
AUTANT EN EMPORTE LE VENT

•••• LIBRAIRIE NILSSON
PER LAMM, SUCCESSEUR
7, RUE DE LILLE ••••
•••••••••• PARIS

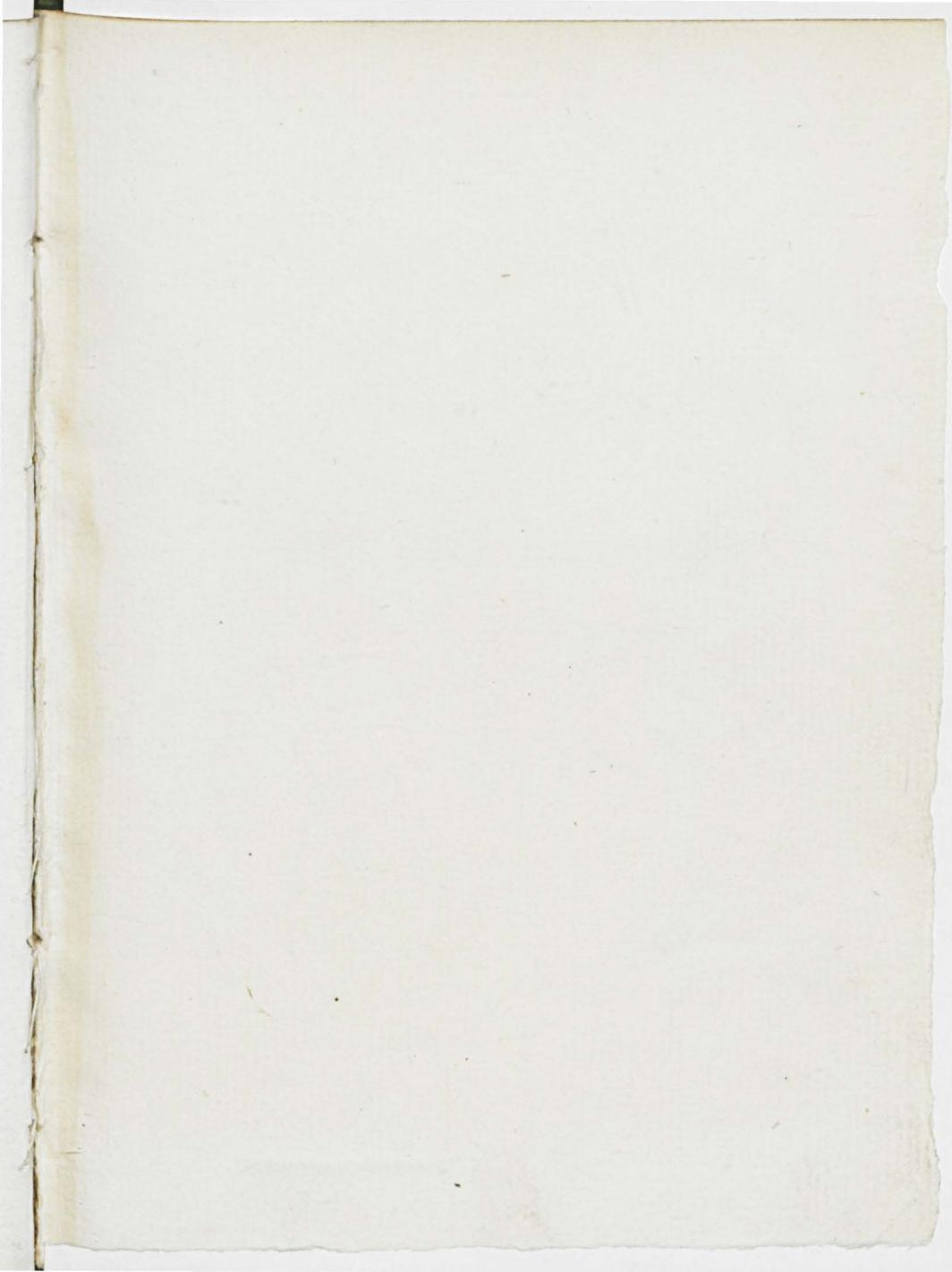














Vers sur le Sable



8^e Yé

7612



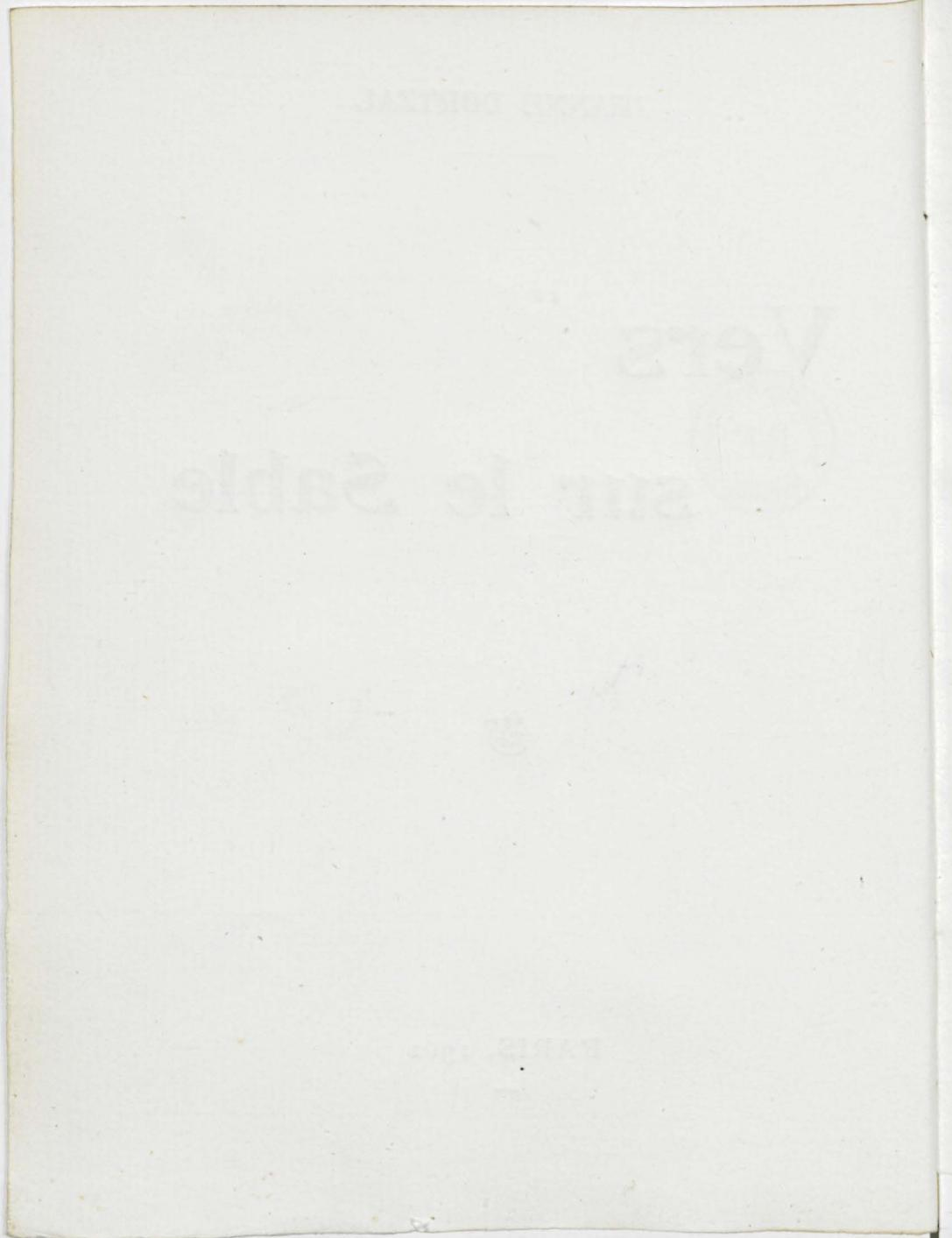
JEANNE DORTZAL

Vers
sur le Sable



SS

PARIS, 1901



ENVOI

Ces vers, que sur le sable un doigt capricieux
Trace comme en jouant, ou tristes ou joyeux,
Dureront: car ma main amoureuse et fidèle
En aura pris l'empreinte, en souvenir de celle
Dont l'exquise bonté fut clémence à mon cœur
Et qui, pour quelque temps, me fit croire au bonheur.



EXAM

and the
experiments
are
described
in detail
in the
following
paper.

A LA DÉRIVE

Sentir son cœur en désarroi
Pour une infinité de choses,
Souffrir, sans trop savoir pourquoi,
Sans raison et pour tant de causes !

Ne voir autour de soi que des mensonges!
Ne pouvoir oublier, même en ses songes
Son éccurement!
Douter de tout et se sentir mourir
Parce qu'en notre cœur son souvenir
Pleure doucement...

Marcher pourtant, lutter toujours
A la dérive parfois même,
Et dans l'énerverment des jours
Ne plus savoir pourquoi l'on aime !



SOIR CONFIDENTIEL

La nuit mélancolique a mis sa robe blanche.
Divine fiancée au front pâli de rêve,
Elle écoute en tremblant, comme un frisson de branches,
La prière d'amour qui lentement s'élève.

Maternelle et divine, elle berce le monde,
Consolant tous les cœurs et leur simple misère,
Et l'on croirait là-haut voir des âmes en ronde
Sous la lumière d'or des étoiles dernières.

Éphémère candeur, ô la douceur de croire
Mettant comme une larme au bord des lèvres mortes !
Aveux que l'on respire et que l'on voudrait boire,
Sanglots que l'on retient en quelques heures fortes.

La nuit mélancolique a souri dans un songe...
Pour les printemps à naître elle a fleuri les branches,
Et bénit sans savoir plus d'un pieux mensonge
En les plis de sa robe idéalement blanche.

BERCEUSE

Chanson d'amour, chanson lointaine,
Où sont allées vos ailes blanches?
Vous, la gaieté de mes dimanches,
Etes-vous donc en quarantaine?

Chanson d'amour, chanson de rêve,
Que veulent dire vos paroles?
Doux entretiens, vivants symboles
D'une douleur qui ne s'achève.

Chanson d'amour, pourquoi ces larmes?
Le ciel sourit là-bas, regarde,
Et ne veut pas que ton cœur garde
De si douloureuses alarmes.

Chanson d'amour, le temps efface
Les plus grandes douleurs du monde ;
Chante-moi donc la douce ronde
Qu'affectionne mon âme lasse.

Chanson que j'aime à la folie
Pour sa douceur toute enfantine,
Vous restez la rose divine
Embaumant ma mélancolie.



PLUIE

La ville est lumière et mon âme est noire ;
Pourquoi ces cris intérieurs ?
Pas plus qu'hier je ne puis croire ;
Mon cœur, vois-tu, n'est pas meilleur.

La ville est lumière et mon âme est grise ;
Roule, roule mon ennui...
Il est des erreurs en ma triste crise :
Ai-je autant souffert qu'aujourd'hui ?

La ville est éteinte et mon âme est blanche :
Vont s'incliner mes deux genoux.
N'entends-je pas les cloches du dimanche
Qui chantent un « Souvenez-vous » ?..



MATINS

Il est des matins blancs parfumés de lavande
Que tous les jeunes coeurs cueillent à pleines mains,
Comme pour faire au ciel une très humble offrande,
Dans l'espoir merveilleux de mêmes lendemains.
Il est des matins blancs parfumés de lavande.

Il est des matins bleus jonchés de violettes :
Si nous allions rêver, dis-moi, mon jeune amour,
Sous ces bois, embaumés comme des cassolettes,
Dont l'écho sait encor le mot du premier jour ?
Il est des matins bleus jonchés de violettes.

Il est des matins gris bordés de chrysanthèmes ;
La pluie a ravagé doucement les saisons.
Pourrais-je, sans pâlir, demander si tu m'aimes ?
Vois, tout autour de nous s'endeuille la maison.
Il est des matins gris bordés de chrysanthèmes.



ÉVOCATION

Dans la chambre bien close aux rideaux lourds baissés
La veilleuse répand une clarté de rêve,
Faisant à ma douleur qui jamais ne s'achève
Un décor illusoire aux reflets d'or passés.

Le plafond est cintré comme une nef immense,
Les murs, estompés d'ombre, ont des airs religieux
Et semblent écouter encor dans le silence
Les chants d'amour défunts qui vibrèrent en eux.

Au loin, dans la pénombre, un orgue se détache,
Navrant évocateur d'un douloureux passé
Qui fait pleurer en nous le tourment que l'on cache
Et revivre en mon cœur un grand rêve effacé.

La souffrance évoquée est douce à moi qui songe.
L'orgue est à ma douleur ce qu'au cœur est l'espoir :
C'est la voix des sanglots que mon âme prolonge
L'écho des pleurs versés de l'aube jusqu'au soir !

QUAND MÊME

Qu'importe la tristesse éternelle des jours ?
N'avons-nous pas vécu les minutes suprêmes ?
Ce que je t'ai donné demeurera toujours.
Rien ne peut empêcher désormais que tu m'aimes !

N'avons-nous pas toujours en l'âme une douleur ?
N'avons-nous pas souffert plus qu'il n'eût fallu vivre ?
N'avons-nous pas pourtant gardé le même cœur,
Quoique usé cependant aux coins, comme un vieux livre ?

Croyant loin les hiers et nouvelle la route
Nous marchons sans savoir vers d'autres lendemains,
Sans nous apercevoir que, guidés par le doute,
Nous repassons toujours par les même chemins !



PRINTEMPS

A ma sœur.

Te souvient-il de ce printemps
Où pendant une promenade,
Les bras chargés de lilas blancs,
Tu chantais une sérénade ?

C'était ton cœur de jeune fille
Qui chevauchait par les chemins
Et que plus tard, sous la charmille,
Donnaient tes deux petites mains.

Tes cheveux blonds en auréole
Faisaient du ciel autour de toi,
Et papillons et lucioles
Te contaient tout bas leur émoi.

Tu chuchotais je ne sais quoi
Parmi tes vagues songeries.
Quelqu'un devait savoir pourquoi
Si tendre était ta moquerie ?

Tu t'en revins à pas très lents,
Parmi l'ombre du jardin mauve,
Gardant sous tes yeux caressants
Comme un mystère de blanche alcôve.

Et moi qui te suivais, ô sœur,
J'ai gardé de l'exquise journée
Une inexprimable douceur
De ta petite âme en allée.



TRISTESSE

A jamais la tristesse en moi-même est blottie,
Faisant sourdre en mon âme, arrivée à son soir,
Une prière, dite autrefois à l'Espoir,
Et que, très faiblement ma lèvre balbutie.
Des ombres, dans la nuit, ont l'air de supplier,
Noirs fantômes errants de mes mélancolies
Qui comprenant mon mal et souffrant de ma vie,
Doucement, près de moi, viennent s'agenouiller.

D'un regret très ancien la plainte inattendue
Semble pleurer ce jour quelque rêve éclipsé ;
Je crois entendre encor, sombre voix du Passé,
Cette même prière en mon âme éperdue !
Et, tombant à genoux, ne croyant plus à rien.
Je demande à ce Dieu si grand qui nous afflige
D'abaisser ses regards sur le mal qu'il inflige,
Et d'apaiser mon cœur qui vers toi s'en revient !



REMEMBRANCE

Sourire triste en chambre blanche,
Que l'heure douce semble lente !
Une rose là-bas se penche
Sur le cœur divin de l'amante...

Sourire des lèvres mi-closes,
Où le baiser demeure et rêve ;
Le cher secret, par vous, s'achève.
Oh ! le pur regard que tu n'oses !

Sourire crispé de l'attente
En la demeure solitaire,
Et les poings serrés pour se faire
Quand va commencer la tourmente !

Sourires blancs, estompés d'ombre
En la grisaille des journées !
Pli des lèvres abandonnées
Tordu par des larmes sans nombre !

Sourire enfin des lèvres mortes
Aux commissures résignées :
Ce sont vos douleurs alignées
Qui tendrement vous font escorte.



SUR L'EAU

J'ai composé pour toi ces quelques méchants vers.
Venus je ne sais d'où, qu'ils s'en aillent de même :
Ils te révèleraient peut-être un univers
Si tu ne savais pas déjà combien je t'aime.

Ils ont en eux du rêve étrange que je fis,
L'âme emportée au loin, sous un doux ciel d'Afrique :
Un cher secret s'y cache, idéal et précis.
Cherche bien sur ma lèvre, il dort, énigmatique.

Au large, sous les cieux, j'ai vu bien des splendeurs !
Mon esprit fatigué n'a gardé qu'une étoile,
Divine confidente en qui pleura mon cœur
Et qui guida ma barque et sa légère voile.

C'est elle que je fixe en mon ennui sans fin !
Toutes deux, sans savoir, nous éternisons l'heure,
Cependant que l'aurore ouvre son rose écrin
Et que très lentement je gagne ma demeure.

LOINTAINS

Ne rien approfondir,
Sentir un peu mourir
Son être en d'intimes souffrances ;
Croire à l'amour, pourtant,
Toujours très bêtement,
Mon Dieu ! pourquoi pas ? quand on pense !

S'imaginer qu'au loin
L'esprit n'aura plus soin
D'analyser ses défaillances ;
Y revenir, pourtant,
Infatigablement,
Mais non sans quelque méfiance.

Avoir un tel dédain
Pour chaque lendemain
Qu'à se l'imaginer on pleure ;
Constater cependant,
Chaque jour, tristement,
Quelque ravage en la demeure...

LES AVEUX

Les aveux sont des roses blanches
Qui fleurissent en notre cœur.
Le ciel sourit entre les branches,
Bénissant ta chère pudeur.
Les aveux sont des roses blanches.

Les aveux sont des roses rouges.
Ta lèvre a mordu mon désir!
Plus rien autour de nous ne bouge,
Oh! tes yeux las, fous de plaisir!
Les aveux sont des roses rouges.

Les aveux sont des roses mortes
Abandonnées en plein été;
Quelques senteurs âcres et fortes
Disent ce qu'elles ont été.
Les aveux sont des roses mortes.



AU LARGE

Ma raison, un beau soir, s'en est allée au large
Faire ample provision d'espérance et d'amour.
Entre sa volonté de vivre encore un jour
Et son désir de mort, Dieu fit grande la marge.

Je l'ai suivie, hélas ! sans la jamais comprendre.
Nos yeux se sont fixés fous d'indicible peur,
Tandis qu'à mes côtés l'ange noir du malheur
Mettait un pli funèbre à mon front lourd d'attendre !

J'ai tremblé d'épouvante à ne me reconnaître
Sans que nul n'ait surpris l'effroi de mon regard !
Dois-je donc conserver cet air sombre et hagard
Quand j'analyserai les choses et les êtres ? ...

J'ai doublé par trois fois le cap de la Folie!
Gardeuse d'idéal, j'ai fait ample moisson
De beaux espoirs, éclos en de vagues chansons,
Que je redis parfois avec mélancolie.

Je sais qu'au fond de moi demeurent mes alarmes.
Mon cœur, que j'ai gardé malgré tout pour le soir,
Me dit dans l'ombre amie un mot vague d'espoir
Que j'écoute étonnée, en avalant mes larmes.



FLOCONS DE NEIGE

La neige sur mon cœur
A mis de sa blancheur ;
Mon âme est toute en de l'hermine ;
Un chant s'entend au loin,
N'est-ce pas le refrain
De la neige, là-bas, si fine ?

Il neige, il neige, il neige !
Au ciel, tout un cortège
De choses qu'on ne saurait dire :
Dessins passés, étranges,
Couleurs de vieilles franges,
Couleurs fanées de vieux sourires.



LE POÈTE PENSE A SA BELLE

Ah ! va venir la pluie, au doux bruit si joli!
Le vent souffle léger entre les feuilles blanches,
Roule les bégonias, du haut des tumulis
Et fait du cannelier sur moi s'ouvrir les branches.

Nombreuses sont les fleurs qui tombent, tant de fleurs !
Le vent les pousse avec des grâces printanières;
A les voir on dirait, en robes de couleurs,
De grandes dames qui valsent dans la poussière.

Le vent avec la pluie, oh ! le bruit si joli !
Il agite comme un démon toutes les choses ;
Soulève, des maisons faites en bois de rose,
Les portières où sont brodés des bengalis.
Le vent avec la pluie, oh ! le bruit si joli !

Mais de ma solitude, hélas ! je me désole
Et je pense à ma belle et je songe à l'aveu ;
C'est presque l'infini, l'infini du ciel bleu
Qui me sépare d'elle et rien ne m'en console.

L'eau coule de partout avec rapidité ;
Les montagnes au loin s'élèvent dans les brumes ;
Les oiseaux, par l'azur calme du soir d'été,
LaisSENT tomber, ainsi que des baisers, leurs plumes.

Que ne puis-je, ce soir, par leur aile emporté,
Envoyer à ma belle un doux mot de ma plume !

*

Ah ! le ruisseau chanteur qui va vers l'Orient !
Nous n'en pourrons jamais faire revenir l'onde.
La route est longue et les magnolias brillants
Tombent comme les pleurs des hommes par le monde.

La solitude attriste et l'esprit et le cœur !
Je ne veux plus jouer de ma flûte de jade
Et je veux simplement écouter la ballade
Du vent et de la pluie au doux bruit si moqueur !

La lune maintenant monte au ciel, éclatante ;
Ma guitare de jaspe est muette en son étui,
Et plus rien que ma peine immense pleure et chante
Dans la douce lumière et dans la douce nuit !

Imité de Léo Ki.



RECUÉILLEMENT

Mon âme est la chapelle où veillent mes regrets,
Chapelle, où bien souvent ma douleur s'agenouille
Et qu'au fond symbolise un groupe de cyprès
Dont l'ombre m'accompagne et que mon regard fouille.
Sous la crypte immuable où ma peine a monté
S'élève maintenant une voix d'orgue grave
Qui tristement résonne en mon cœur dévasté
Comme une voix de rêve immortelle et suave.
Dans les replis obscurs de longs Christs sont cloués :
J'en ai mis là plusieurs de formes colossales
Afin que par moments leurs grands bras dénoués
Réveillent dans mon sein les chimères fatales.
J'ai tendu de draps noirs les dalles et les murs,
J'ai mis comme ex-voto mes illusions mortes,
Et, pour que nuls regards ne les rendent impurs
J'ai mis mon cœur saignant au travers de la porte!

HEURE MORTE

Je voudrais composer, pour te dire ma peine,
Quelques vers très profonds et simples à la fois
Où se devinerait, comme un parfum... à peine
L'aveu discret et doux que n'ose encor ma voix.
Oh ! te dire à genoux ma tendresse infinie !
Et dans tes yeux si chers, où s'est surpris mon cœur,
Mon cœur, saignant encor en sa lente agonie,
Te dire, à deux genoux, mon immense rancœur !
Et des choses aussi que tu comprendrais toutes
A me voir, près de toi, pleurer comme un enfant,
Près de toi, tendrement, oubliant tous mes doutes
Ne songeant qu'au bonheur de t'avoir très aimant
Comme en cette heure unique et déjà si lointaine
Où tu fus bien à moi, par tes baisers donnés ;
Où ma bouche fut tienne ainsi que mon haleine,
Oh ! baisers éperdus et que j'ai pardonnés
Comme ce soir mon mal et ton indifférence !

Je n'ai pas su trouver les mots qu'il eût fallu
Pour te dire mon mal et ma chère souffrance ;
Mais ce poème, hélas, par toi sera-t-il lu ?

LE LIVRE AIMÉ

Ce sont surtout tes yeux que je chéris, que j'aime,
Quand, les fixant sur moi, tu descends en mon cœur ;
Ils sont les confidents d'un rêve toujours même :
N'ont-ils pas, pour cela, gardé plus de douceur ?

D'avoir si souvent lu le livre de ma vie,
Leur bleu s'est fait profond comme un ciel d'Orient.
Et je les aime ainsi, lourds de mélancolie,
Avec en eux toujours mon rêve confiant.

Je sens que chaque jour je t'aime davantage,
Qu'en chaque heure grandit mon adoration.
N'est-ce pas ajouter au recueil une page
D'où pourra me venir la consolation ?

Car près de toi, vois-tu, mon âme s'ensoleille
Étant plus près du ciel j'en comprends la splendeur,
Et dans ton pur regard qui parfois m'émerveille
S'évanouit ma peine et s'endort ma douleur.

RANCOEUR

Pouvoir en un seul mot exprimer tout son cœur !
Ne pas chercher, surtout, de phrases inutiles,
Se bien dire qu'au fond l'amertume est facile
Quand on a, jusqu'au bord des lèvres, la rancœur !

Chercher, en naufragé, qui vous tendra la main !
Avoir soif d'idéal, de beautés et de songes !
Ne jamais se convaincre, hélas ! de ces mensonges
Dont sont remplis tous nos hiers, tous nos demains !

Ah ! pouvoir s'en aller loin du monde méchant
Sur un océan bleu, parmi des voiles blanches...
Entendre encore en soi la cloche des dimanches
Qui nous ravissait tant lorsqu'on était enfant !

Avec ses petits doigts faire un grand geste au ciel.
Avoir l'âme embaumée et ravie et sereine,
Retrouver la fraîcheur de sa première peine,
Le premier mot qui vous fut dit, confidentiel.

Avec ces riens jolis se faire un univers,
Y vivre en pardonnant, y mourir sans croyance
Et regarder là-haut avec indifférence,
Sans avoir jamais su pourquoi l'on a souffert!



ROSES BLANCHES

D'avoir aimé trop tôt, mon cœur s'est fait très vieux,
Et c'est pourquoi, sans doute, encore ces alarmes.
Ne sont-ils pas plus beaux d'avoir pleuré, nos yeux ?
L'amour ne rend-il pas plus divines nos larmes ?

C'est du bonheur, vois-tu, que de souffrir toujours ;
C'est, du chemin béni, les roses que l'on cueille,
Et qui mettent du ciel en le lointain des jours
Purs comme un souvenir qui dans nous se recueille.

L'avenir me regarde et semble dire : « Attends ».
Cependant que là-bas, du fond de ma tristesse,
Me sourit mon passé. Oh ! ta voix que j'entends,
Obsédante et câline et qui me prend sans cesse !

Comme un accord de harpe, en mon cœur, tous les soirs,
C'est elle qui tout bas redit à ma mémoire
Les mots d'amour divins que chantaient mes espoirs
Auxquels tu ne fis pas même semblant de croire.

Qu'importe si je dois ne t'oublier jamais !
Ton baiser m'a conquise et faite esclave toute.
Aimer en toi mon mal est mon but désormais.
Hélas ! tout de toi-même aujourd'hui m'est un doute !



COMPLAINTE

Oh ! quel accablement et quelle lassitude
Font pâlir chaque jour davantage mon front !
De souffrir cependant n'as-tu pas l'habitude,
Toi qui subis la vie ainsi qu'un dur affront ?

Je sais que par instant ton rêve ouvre ses ailes,
Qu'à travers les lointains tu les fais palpiter
Et que ta chère Idée a des pensers fidèles
Qu'ils n'auront pas voulu comprendre et accepter.

J'ai gardé près de moi, comme une enfant malade,
Mon âme d'autrefois, mon âme aux contes bleus,
Et par les soirs très lourds j'évoque une ballade
Pour endormir ma peine et lui fermer les yeux.

Et j'écoute en tremblant le murmure des foules,
Sans trop savoir parfois si j'en pourrais mourir...
Mais la clamour s'élève avec ses plaintes saoules !
Et chaque soir, en moi, je les entends gémir !

Dodo, dodo, mon cœur, un jour quelque bergère
Très tranquille lon la, gardait ses moutons blances ;
Le loup les lui mangea, les lui mangea lon laire
Tandis qu'elle dormait parmi les muguet blancs.



A L'AIMÉ

Pour revivre en ce soir nos ivresses dernières,
Pour avoir là, tangible, encor, mon cher bonheur,
Très délicatement j'ai clos mes deux paupières,
La nuit confidentielle était toute en mon cœur !

Quelle paix infinie est dans toutes les choses !
Des touffes de jasmin le parfum exhumé
Se mêle maintenant avec l'odeur des roses...
Mon souvenir vers toi ce soir s'en est allé.

Dire à la nuit qui rêve un peu de son ivresse,
Cependant qu'on écoute au loin un chant d'amour;
Évoquer d'un soir mort un geste, une caresse,
Un très naïf aveu, quelque bonheur d'un jour;

Un de ces mille riens que l'on ne saurait dire,
Un rêve inexaucé, dont le mal est en nous;
De chers regrets défunts dont on voudrait sourire,
Et qui vous font pleurer enfin à deux genoux,

Garder la nostalgie intense et douloureuse!
Puis songer à l'aimé très ineffablement
Sans doute aucun, malgré sa voix parfois menteuse,
Crier qu'on aime enfin, qu'on aime infiniment!



SPLEEN

Je me complais en ma tristesse
Comme une bête dans son trou.
S'en va chaque jour mon ivresse
Loin.... oh ! très loin... mon Dieu sais-je où?..

Vers des contrées inhabitées,
Car l'homme est cruel et méchant,
Et pourtant vont, habituées,
Vers lui nos tendresses d'enfant.

Il ne nous croit jamais sincères,
Bien que souvent, sous son baiser,
Aient coulé nos larmes amères,
Sans qu'il ne sût les apaiser.

Comment savoir?.. ma tête est lourde.
Mon cœur très las voudrait dormir,
Et chaque jour devient plus sourde
Ma voix. Ah ! n'aimer plus... mourir...

Je fais du ciel avec ma vie
Car plus qu'hier souffre mon cœur;
Plus qu'hier ma route est suivie;
La monte, à pas lents, ma douleur!



TRISTESSE DES REGRETS

Quand tu seras seul en ce monde,
Tu regretteras nos beaux jours ;
Tu revivras les saisons blondes
Qui nous faisaient les jours plus courts,
Et désormais, triste toujours,
Tu pleureras, seul en ce monde.

Dans le mirage où je te songe,
J'aime encore à me souvenir
De ton clair regard de mensonge
Où se lisait ton repentir ;
Et dans mon soir près de finir,
Tes yeux sont tout ce que je songe.

Toi qui jamais ne sus mes larmes,
Oublieras-tu que je t'aimais ;
Qu'en notre passé qui s'alarme,
Je te pleure et je t'aime à jamais ?
Va, dans l'avenir désormais
Toi seul auras toutes mes larmes

SOLEIL COUCHANT

Vers des lointains extravagants,
Des mers, fastueusement bleues,
En l'or splendide des couchants
J'ai fait des centaines de lieues.

L'esprit tordu par mon vouloir,
J'ai suppété bien des misères !
Au diable aussi, qu'allais-je faire !
Les mains tendues vers mon espoir ?

Le silence, en grande douceur,
Me regardait, inexprimable,
Et par la route impraticable
Très tristement pleurait mon cœur.

PREMIÈRES PAROLES

En tes grands yeux si chers mon cœur s'en est allé,
Très désobéissant il quitta ma tristesse,
Et guidé par le soir tendrement étoilé,
Il quémanda de toi la première caresse.

Joyeux comme un enfant, il ne sut pas d'abord
Les mots, qui font monter sans s'en douter les larmes.
Sûr de vaincre d'avance, et se sentant très fort,
A tes pieds, simplement, il te jeta ses armes.

Un mot aurait suffi, mais tu ne l'as pas dit.
C'était sans doute l'heure exquise des pensées,
La tienne, en mal de vivre, à peine l'entendit :
Seul il s'en revint donc par les routes lassées.

Rappelle-le d'un geste, il t'en saura bien gré.
L'enfant que l'on console est si près de notre âme.
Que par toi je connaisse un peu de bonheur vrai,
Ainsi qu'au premier jour où nous nous regardâmes.



DOULEUR

Depuis longtemps ma lèvre a désappris le rire,
Le tourment que je garde en moi-même est profond.
Que je voudrais, mon cher aimé, pouvoir te dire
Ce que souffre mon âme et ce qui pleure au fond.

L'ambiante tristesse émanant de ma peine,
Tout ce qui nous fait croire et prier ici-bas
Et dont l'esprit se forge une invincible chaîne
Tout cela m'a vieillie... et tu ne le vois pas.

En voulant ébaucher mon rêve de jeunesse
A la réalité j'ai déchiré mon cœur;
Aussi je ne conserve en ma grande tristesse
Que le désir mauvais de vivre mon malheur.



SUR LE SABLE

A Cécile.

Quelques vers sur le sable où vient mourir mon cœur.
Je te les offre, amie, en souvenir des heures
D'oubli que ta présence apporte en ma demeure.
Que leur parfum de grève expire en ta douceur !

Pour la première fois depuis un très long temps,
Comme un rayon de lune a souri ma tristesse.
Sais-je à quel souvenir s'en rattache l'ivresse ?
Ne cherchons pas, veux-tu, parle-moi simplement.

Ta parole s'élève et grave me poursuit ;
Sans t'en douter, ta voix a des airs de souffrance
Que démentent tout bas tes mots d'indifférence
Et que semble railler, là-haut, la douce nuit.

Prenons-nous par la main et courons vers la mer ;
Faisons un très grand trou, profond, impénétrable
Et jetons-y mon cœur ardent, inviolable,
Sans même lui donner un regard trop amer.

Quelques vers sur le sable où repose mon cœur,
Je te les offre, amie, en souvenir des heures
Où nous l'évoquerons plus tard en nos demeures,
Quand nos pleurs, sur sa tombe, auront mis leur douceur.



PREMIÈRE VEILLÉE

La lune sur ma table a mis sa clarté blanche.
La mer, comme une vierge a des airs recueillis,
Et plus rien ne s'entend que le frisson des branches
Dont les rameaux, ce soir, ont des aspects vieillis.

J'ai voulu pour mon cœur ce repos salutaire.
Le silence a des yeux qui regardent en nous,
Faisant monter des mots d'amour et de prière
Quand nous ne pouvons plus nous mettre à deux genoux

Je trouverai sans doute un jour en quelque étoile
Les larmes qu'ici-bas auront versées mes yeux,
Et peut-être verrai-je à ma barque la voile
Qui doucement m'aura conduite au fond des cieux !



LE CHEMIN BLEU

Mes yeux, les tiens, ouvrez votre âme à la lumière,
Doucement... doucement, pour ne pas éveiller
Le rêve bleu qui dort encor sous vos paupières.

Vois... très près de toi, j'ai mis veiller
Des fleurs : de pâles anémones,
Et des roses, aussi, que ta beauté étonne.
Regarde... elles ont clos leurs yeux de veilleuses attardées
Elles... les sœurs de tes tristesses gardées ;
Ne dirait-on pas qu'au travers de leurs pétales en pleurs,
Leur âme s'est enfui ?
Ne crains rien. Je suis là qui veille et te comprends,
O toi ma grande âme d'enfant.
Laisse errer ta songerie,
Ainsi qu'un papillon blanc,
En la chambre chérie.
Moi, gardienne de tes mélancolies,
J'évoquerai de tendres mélodies,
Tandis que ta douceur
Fera tomber des pétales sur mon cœur.

DEMAIN...

Le rictus est souvent le sourire de l'âme ?
Voilà pourquoi, ce soir, je ris comme un damné !
Puisque tout ici-bas doit être pardonné,
Je veux en ton honneur faire un épithalame.

Les vers en seront faux, plus faux que la tendresse,
Et sans effort, je crois, les écrira ma main.
Ne crains rien cependant pour moi, car ma tendresse
Sera même aujourd'hui, écrirai-je demain ?...

Demain ? n'en parlons pas, la chose est raisonnable,
Nous nous séparerons comme deux bons bourgeois,
Car l'amour, entre nous, étant très peu probable,
A quoi bon vivre encor les erreurs d'autrefois ?

Les larmes sont souvent ce que disent les âmes ;
Voilà pourquoi, ce soir, je pleure comme un enfant !
Car je pourrais encor les brûler à ma flamme,
Ces vers qui te feront sourire en les lisant.

ESTAMPE

Oh! ces étoiles d'or, que nous fîmes briller
En le décor magique qui nous environnait
 Nous les vîmes longtemps!...
 Et la nuit antalgique,
 Semeuse de regrets,
 Nous parut plus tragique,
Et plus belle! et dans nos cœurs, plus attirée.
Ah! les étoiles d'or que nous vîmes briller!

Nous vîmes tout en elles, et nos cœurs et nos âmes;
 Combien nous regardâmes!
 Elles durent nous voir
 En leur beauté tragique,
 Car leur lueur mystique
 D'immense reposoir
 Nous montra, plein d'espoir,
L'éternité du rêve, qui nous peut consoler!
Ah! les étoiles d'or que nous vîmes briller!...

Nos deux cœurs, près du ciel, restèrent longtemps muets.
Puis, comprenant enfin, que la nuit s'achevait,
 Nos âmes vers le ciel,
 En longs sanglots montèrent.
Nous crûmes entendre
 Gémir des êtres chers,
 Des harpes se détendre
 Et se briser dans l'air...

Puis une étoile d'or
 Du magique décor
Se détacha des cieux et roula dans les mers.
Nos deux cœurs, près du ciel, restèrent longtemps muets.
Ah! les étoiles d'or que nous vîmes briller!!...



ÉTOILE FUGITIVE

Le soir, en robe bleue, au loin du monde, rêve,
C'est l'heure où l'âme libre a des gaîtés d'enfant,
Aspire enfin à vivre en l'air moins étouffant,
Semblant participer au grand frisson des grèves !

Le soleil a laissé sur la mer si jolie
Un air de rêve rose enrubanné d'oubli...
L'horizon, plus qu'hier, s'est sans doute anobli,
Faisant large l'espace à ma mélancolie.

Et presque un peu de joie en l'indécis des choses,
Souvenirs et regrets ont perdu leur couleur ;
Il flotte, exquise et tendre, une extrême douceur
Le long des sentiers gris où sommeillent des roses.

Une chanson aimée au bord des lèvres monte.
En grand concert, le ciel accompagne ma voix,
Et n'est-il pas question d'amour, comme autrefois
Dans tout ce que mon cœur, aux étoiles, raconte ?

Gravement, en écoute, une d'elles, lassée,
Franchissant les éthers et bénissant les flots,
Descend comme une larme à la fin de mes mots,
Présageant, on dirait, quelque arrière-pensée.



ACCALMIE

La lune, en fin croissant, dans l'air bleu se balance ;
Le soleil, en beauté, vient de mourir là-bas.
Le paysage rêve en un profond silence :
C'est l'heure appesantie au long des chemins las.

On se sent devenir simple parmi ces choses.
La mer retient son souffle et les bêtes leurs cris,
Cependant que notre âme, attentive à ces causes,
A, sans effort aucun, gravement tout compris.

Les champs, fauchés d'hier, forment des taches grises ;
Une grande chaleur émane des foins blonds ;
Le cerveau fatigué s'imprègne de ces brises,
Charriant la beauté de nos demains féconds.

La vieille église en pleurs fait résonner sa cloche ;
Une chèvre attardée, en douceur lui répond,
Et tandis que la nuit de plus en plus approche
Je cherche à rassembler les pensers sous mon front.

ÉTÉ

La splendeur de l'été nuance d'or les choses,
On a peine à marcher, tant vous semblent moroses
La grand' route poudreuse et les côteaux brûlants,
Et tandis qu'à mes pieds les blés étincelants
Appellent au travail moissonneurs et glaneuses,
Les grillons font monter leurs chansons enjôleuses
Que j'écoute, charmée, au bord du grand chemin,
Présageant à mon rêve un joyeux lendemain !

Quelques jours ont suffi pour changer toutes choses !
La plaine dormait toute et soupirait morose,
De tout le poids du ciel, lui meurtrissant le cœur !
Et si l'orage lourd, étalant sa laideur,
N'avait, sur les moissons, élargi mieux ses pleurs,
Aurais-je vu mourir, ailes grandes cassées,
Mon rêve de beauté, si calme en mes pensées ?

Fauchés sont les épis, fauchés tous mes espoirs !
Il nous faut patiemment attendre au fond des soirs
Les printemps désireux de féconder le monde,
Et de faire en nos cœurs jaillir une seconde

D'amour immesuré, de grand courage aussi,
Capable d'éclairer enfin la vie, ainsi
Que l'ont rêvé puissamment nos idées,
Si souvent, par le ciel, gravement écoutées.



LA MAISON DU SOUVENIR

J'ai revu la maison de silence et de rêve,
Qu'enguirlandent toujours de bleus volubilis :
Restée au cœur du ciel en sa blancheur de lis,
Elle compte, du temps, les pétales, sans trêve,
Pour enfermer le cher secret de notre cœur
Les verrous sont tirés. Serait-ce donc par peur
Qu'une autre main, le soir, vienne entr'ouvrir la porte
Et troubler, un instant, notre âme à demi morte !
Ne savait-elle pas que je devais venir,
Après trois ans d'oubli, revivre un souvenir ?

Oui, tout est resté même en la chambre bénie,
Seule, flotte une odeur navrante d'agonie,
Qui, montant à ma gorge, arrête mes sanglots,
Et toujours au lointain, cette plainte des flots,
Entrant par la fenêtre où le balcon repose,
Le tout petit balcon, qui me rendit les choses,
Douces comme un aveu, qu'il entendit monter
Et dont il semblerait vaguement s'attrister.

Puis je m'en suis allée, à pas lents, sur la route
Chercher l'explication des choses dont je doute



